



MON MATÉRIEL

- Je suis une adepte des meubles à roulettes qui peuvent se déplacer facilement en fonction des besoins et de la lumière ambiante. Mon matériel est toujours soigneusement rangé. En guise de palette, j'utilise un morceau de carton et le jette dès qu'il comporte trop de reliefs de peinture. J'emploie l'acrylique Pébéo, l'huile Lefranc & Bourgeois pour la fermeture très fiable des bouchons, des pigments en poudre Gerstaecker, des encres de couleur Liquitex, des peintures vinyliques pour quelques aplats lumineux très intenses et couvrants.
- J'ordonne ma palette comme suit : un vermillon, un magenta proche du carmin, un ocre-jaune, un jaune primaire, du blanc, du cyan, un cobalt, un outremer foncé, une terre d'ombre brûlée. Au centre figure le gel retardateur. Pour diluer la peinture, coller et faire des glacis, le Bindex, liant acrylique universel, est parfait.

- Mes pinceaux, brosses plates en soie de porc ou synthétiques, sont peu onéreux car je passe constamment de l'acrylique à l'huile. J'utilise aussi un couteau à peindre et un rouleau.



Les Bords
du monde.
2007. Acrylique,
130 x 94 cm.

Pratique des Arts : Vos paysages et vos illustrations font la part belle à l'imagination et à la poésie. Avez-vous toujours peint de cette façon ?

Claire Degans : Dès ma plus tendre enfance, j'ai suivi des cours de dessin après la classe. Je commençais toujours par suivre les consignes mais très vite je laissais vagabonder mon imagination tant et si bien que le bras d'un modèle pouvait devenir autre chose. J'ai passé de longs étés dans de vieilles maisons de l'arrière-pays, aux murs couverts de fresques, aux greniers remplis de livres illustrés de gravures. Nourrie de ces découvertes fabuleuses, je pouvais dessiner des heures durant, installée dans ma tour d'ivoire.

PDA : Vous décidez alors de faire de cette passion votre métier...

C. D. : J'ai toujours voulu faire un métier artistique. Être restauratrice de tableaux exigeait des connaissances en chimie, professeur de dessin une attirance pour la pédagogie. Ces deux voies écartées, il me restait les Beaux-Arts ou l'université. Comme je craignais d'étouffer sous l'emprise d'un professeur et de perdre mon temps dans une école qui prônait alors la vidéo et les installations, j'ai choisi les arts plastiques à la fac, qui offraient de multiples possibilités, de la bande dessinée à la théorie sociologique de l'art.

PDA : Cet enseignement théorique a-t-il eu une influence directe sur votre pratique ?

C. D. : J'ai eu la chance d'être encadrée par des professeurs très exigeants. Sans recevoir beaucoup de conseils techniques, il fallait tout de même produire un tableau tous les quinze jours, du châssis à la finition. La critique était sévère mais constructive. Les cours d'iconologie m'ont « dégrassé » l'œil par la richesse des références et de leurs commentaires.

PDA : Vos tableaux mettent en scène des paysages très épurés aux horizons lointains. Quelle est la source de leur inspiration ?

C. D. : Le paysage est un prétexte. Je représente les choses d'un ailleurs, celles qu'on se remémore dans le souvenir ou que l'on entrevoit dans le songe. Ce sont des sensations éprouvées passées ou à venir. Baignés d'une lumière étrange, les paysages n'ont pas de linéarité temporelle, ni de localisation précise bien que mes titres s'amuse parfois à citer des lieux bien identifiés. Je me nourris de sites vus en voyage ou dans des films, filtrés par la mémoire qui n'en retient que l'émotion. Épurés dans les formes, travaillés par strates de couleurs, de transparences et de superpositions, ils offrent leur patine singulière.